

## HISTOIRE DES DERNIERS BEYS DE CONSTANTINE.

Depuis 1793 jusqu'à la chute d'Hadj-Ahmed.

### OSMAN BEY,

1218 — 1803, mois de mai.

Osman, surnommé le borgne, était kourougli et avait eu pour père Mohammed el-Kebir (le grand), celui-là même qui, sous le règne d'Hassan Pacha, au mois de mars 1792, reprit Oran sur les Espagnols (1). Lui-même, succédant à son père, avait été gouverneur de cette ville pendant cinq ans; et depuis deux ans (de 1799 à 1802), il était exilé à Blida, lorsque, rentré en grâce auprès du pacha Moustafa, il fut envoyé Bey à Constantine.

Né avec un caractère ferme et droit, Osman détestait les Turcs, parce qu'il était ennemi de l'injustice. Aussi sa bonté et son équité lui gagnèrent-elles bientôt l'affection de tous ses administrés. La province était tranquille; et, depuis un an qu'il y commandait, il n'avait eu encore aucune révolte à réprimer, lorsqu'en 1804, parut dans les montagnes de la Kabilie, du côté de l'Oued Zhour, un chérif (2), nommé Hadj Mohammed ben el-Harche, marabout originaire du Maroc, de la secte des Derkaoui (3).

Celui-ci débuta par faire la course, pour son propre compte, dans les eaux de Gigeli. Plus tard, parvenu à se faire des partisans chez les Beni Ouelban, il leva l'étendard de la révolte. Son parti se grossit bientôt d'une foule considérable, et les montagnards séduits par son âpre éloquence et les brillantes promesses dont il berçait leur cupidité, accoururent, comme une nuée de sauterelles, se ranger sous ses drapeaux. Il s'annonçait d'ailleurs à eux comme un libérateur envoyé du ciel pour chasser les Turcs de la Régence et rétablir le règne des anciens maîtres du pays.

---

(1) Voir à ce sujet la savante relation qu'en a donné M. Gorguos, professeur d'arabe au Lycée d'Alger, dans la *Revue africaine*, nos 5, 6, 7, et 8.

(2) On sait que le titre de *chérif*, qui en arabe veut dire *noble*, appartient exclusivement aux descendants du prophète par Fatéma, sa fille, et constitue la seule noblesse reconnue chez les musulmans. C'est aussi le titre que revêtent les intrigants et les imposteurs qui veulent exploiter à leur profit les passions turbulentes et ambitieuses des masses, toujours prêtes à prendre les armes au nom du Prophète. Les Bou Maza, les Bou Barla et tant d'autres qui, depuis 1830, ont mis plus d'une fois notre conquête en péril, n'étaient pas autres que des ambitieux transformés en chérifs.

(3) V. sur cette secte, l'excellent ouvrage des *Khouan*, par le colonel de Neveu, p. 147.

« Vrais croyants et hommes d'armes, leur disait-il, suivez-moi ; c'est à Constantine que je vous conduis. Une fois maîtres de la ville, nous en exterminerons les habitants ; nous nous emparerons de leurs déponilles, et dans leurs murs nous fixerons notre résidence. Vous n'avez qu'à marcher. »

Ils marchèrent, en effet, au nombre de plus de soixante mille et arrivèrent bientôt sous les murs de la place. A la vue de l'opulente cité, leur enthousiasme aveugle leur faisant franchir d'un bond, en imagination, le précipice qui les séparait de ce qu'ils regardaient déjà comme leur proie, ils interpellaient ainsi, dans leur confiance naïve, les habitants attendant bravement du haut de leurs murs les premiers feux de l'attaque :

« Sachez, Constantinois, que voici le Chérif qui s'avance contre vous, et nous marchons à sa suite, aussi nombreux que les essaims d'abeilles, aussi terribles que les plus terribles armées. Ouvrez vos portes, rendez-vous, et il ne vous sera point fait de mal ; mais si à la force invincible vous osez opposer une résistance inutile, sachez que d'avance la victoire est à nous et alors malheur aux vaincus ! »

Les habitants ne répondirent à ces bravades que par une confiance ferme et pleine de mépris. L'attaque commença aussitôt. De tous côtés les montagnards se ruèrent contre les remparts en poussant des cris féroces, et dans leur impétuosité ils arrivèrent jusqu'aux portes de la ville. Mais, là, ils furent arrêtés par les canons de la place et les balles des assiégés qui, pendant plusieurs jours, en firent un massacre effroyable. Le cheikh Ben Lefgoun, secondé de l'ancien caïd El-Abiad, commandait alors Constantine, en l'absence du bey occupé en ce moment à faire rentrer les impôts.

A ce sujet, nous ferons remarquer, comme on le verra d'ailleurs par la suite de cette histoire, que dans les divers sièges que Constantine a eu à soutenir, cette ville a dû toujours son salut au courage seul de ses habitants, et non point à l'initiative de ses chefs qui, pour la plupart du temps, étaient absents au moment où le danger leur faisait un devoir de rester à leur poste. C'est un fait qui milite en faveur de cette population guerrière devant laquelle nous-mêmes avons échoué une première fois, alors que partout ailleurs la victoire suivait nos drapeaux. Aussi les Constantinois ne manquent pas de rappeler avec une certaine fierté ce passé assez brillant pour eux, lorsqu'on leur parle des guerres d'autrefois.

La défense fut si vive et si bien dirigée, qu'après quelques jours

d'un siège inutile, cette nuée d'assaillants dut prendre honteusement la fuite, laissant après elle des milliers de morts et de blessés. Ceux qui survécurent se dispersèrent dans tous les sens, et, si prompte avait été l'apparition de cette multitude, plus prompte encore fut sa destruction (1).

L'auteur cité à la note, a cherché à rattacher ce soulèvement à la politique extérieure de la Régence, en lui donnant une portée qui nous semble fort contestable, et dont il n'est fait mention dans aucun des auteurs qui ont raconté ce fait et que nous avons sous les yeux (2). Pour nous, nous n'y voyons qu'une sim-

---

(1) Voici comment le capitaine Sander-Rang, dans le *Tableau des Établissements français*, année 1840, p. 560, rend compte de ces mêmes faits: « La régence » d'Alger, agitée dans sa capitale par d'orageuses révolutions, ne l'était pas moins, » depuis quelque temps, dans ses provinces. Vers le commencement de l'année » précédente (1804), un marabout nommé Hadj Mohammed ben Lahreuch (lisez El- » Harche), natif de Maroc, jeune, plein de courage et doué d'une imagination ar- » dente, du reste poussé par les Anglais, parvint à soulever les Kabiles des mon- » tagnes de Gigeli, en s'annonçant comme envoyé du ciel.

» Les premiers actes de cette mission divine devaient naturellement se diriger » contre les chrétiens. — Mais les Anglais, dit le marabout, ont délivré la terre de » ceux qui l'ont envahie, et Dieu m'a commandé de les bien traiter. — Un ba- » teau est aussitôt armé à Gigeli; le marabout s'y précipite avec soixante bandits; » il attaque de malheureux pêcheurs de corail, leur tue plusieurs hommes, s'em- » pare des barques et traîne 34 Français en esclaves dans les montagnes. Ce pre- » mier succès attire autour de l'imposteur une foule de Kabiles....60 à 80 mille » hommes le suivent à Constantine et ravagent tout ce qui se trouve sur son pas- » sage. Le marabout somme la ville de se rendre; les habitants, fatigués des vexa- » tions de la garnison turque, parlent d'ouvrir les portes. Le bey était absent; » mais un ancien caïd, Ben Labiad, ami du bey, s'empare de l'autorité, commande » une sortie et tue 7 à 800 hommes; le marabout lui-même est blessé, et les Ka- » biles, en désordre, se retirent dans les montagnes voisines. Un grand nombre » d'entre eux sont rencontrés par le bey de Constantine lui-même, qui, à la tête de » quelques troupes, leur fit éprouver une nouvelle perte. Malgré cette défaite, » le marabout ne perdit pas tous ses partisans; il en rassembla un certain nombre » et s'en fut inquiéter Bougie.

» Ce soulèvement causa une grande sensation à Alger; les ennemis de la France » cherchèrent à en profiter; ils prétendirent que les Français seuls avaient pu pro- » voquer ce mouvement. Ils dirent même qu'un frère de Napoléon était à la tête » des rebelles. »

(2) *Les époques militaires de la Grande Kabylie*, par M. Berbrugger, p. 17. — *De la domination turque*, par Walsiu Esterhazy, p. 204. — *L'Univers pittoresque*, tome 7, p. 254, etc. — *Un Cherif en 1804*, par M. Berbrugger (*Akhbar*, n° du 3 mai 1853, reproduit par la *Revue Africaine*, tome 3<sup>e</sup>, p. 209). L. Feraud. — *L'Oued el Kbir et Collo*, tome 3<sup>e</sup> de la *Revue Africaine*, p. 202.



ple insurrection d'ambitieux conduits par un fanatique; comme les annales de ce pays nous en offrent tant d'exemples.

Quoi qu'il en soit, Osman était, avec sa colonne, occupé à faire rentrer les impôts du côté de Sétif. A la première nouvelle qu'il reçut du coup de main tenté par le Chérif, il se hâta de reprendre le chemin de Constantine. Mais lorsqu'il arriva, il ne trouva plus d'ennemi à combattre; la ville était libre. Toutefois il crut de son devoir d'instruire le pacha de cette attaque et de la manière dont les révoltés avaient été repoussés et battus.

La réponse d'Alger ne se fit pas attendre. Après quelques mots de félicitation adressés aux habitants sur la fermeté dont ils avaient fait preuve en cette circonstance, il était dit dans la lettre adressée à Osman : « Je vous ai fait bey de la province et c'est sur vos » terres qu'a paru le Chérif. C'est à vous de marcher en personne » contre cet insurgé et d'en tirer une vengeance éclatante. Pour- » suivez-le à outrance; point de relâche que vous n'ayez eu sa tête » ou que vous ne l'ayez chassé de votre territoire. (1). »

Un ordre aussi formel ne pouvait souffrir ni tergiversation, ni délai. Osman rassembla à la hâte tout ce qu'il put réunir de troupes et de cavaliers, et sortit à la poursuite du rebelle.

Ben el-Harche était en ce moment occupé sur l'Oued Zhour, dans une position très-forte, défendue par des montagnes boisées et des précipices inaccessibles. Après avoir un instant hésité s'il entreprendrait l'attaque, le bey, n'écoutant que son courage, laissa aux abords de la montagne toute la cavalerie avec les bagages, et pénétra, à la tête de l'infanterie et suivi de quelques pièces de campagne, dans les défilés où s'était retranché l'ennemi. D'abord il n'éprouva aucune résistance; mais quand il fut bien engagé dans ce pâté montagneux, alors de tout côté les balles sifflèrent, les crêtes se couvrirent de Kabiles et la mort plut de toute part sur ces malheureux qui n'avaient même plus l'espoir de la retraite. Ils se battirent en désespérés; mais vaincus par le nombre et plus encore par les difficultés du terrain, ils périrent presque tous. Le bey lui-même fut pris et décapité par ordre du Chérif. De tous les Turcs qui composaient la colonne d'attaque, pas un n'échappa au massacre. Les goums seuls, que nous avons laissés au pied de la montagne, parvinrent à se sauver, non toutefois sans avoir essuyé dans leur fuite de grandes pertes.

---

(1) Suivant un autre auteur, il n'aurait reçu que cette simple réponse: *Ta tête ou celle de Ben el-Harche.*

Nous ajouterons à ces détails la relation suivante, empruntée à M. W. Esterhazy : « Les Kabiles menacés par l'armée du bey construisirent une digue sur l'oued Zhour, firent déborder cette rivière » et inondèrent une plaine dans laquelle ils parvinrent à attirer » l'armée turque. Cette plaine, qu'on appelle *mehraz* ou le *mörtier*, » est entourée de hautes collines. Lorsque les Turcs et les goums » voulurent y pénétrer, ils s'embourhèrent dans les glaises dé- » trempées du terrain, et les Kabiles qui occupaient les hauteurs » détruisirent à coups de fusil tout ce qui s'y était engagé. » (*Hist. de la domination turque*, p. 201 ).

Lorsque la nouvelle de ce désastre parvint à Constantine, la consternation y fut générale. Chacun avait à déplorer la mort de quelqu'un des siens. Aux larmes et aux regrets, vint bientôt se joindre la crainte sérieuse d'une nouvelle attaque de la part du Chérif. On n'avait plus de chef et l'élite des guerriers avait succombé. Dans ce péril extrême, une prompte résolution devenait nécessaire. Les personnages les plus influents de la ville se réunirent en assemblée et il fut décidé que l'on écrirait sur-le-champ au pacha, pour l'informer de cette affreuse catastrophe, lui dépeindre la situation critique dans laquelle se trouvait la ville et les craintes que suggérait à tous l'idée d'une prochaine attaque.

Ahmed Khodja, qui venait de succéder à Moustafa Pacha, essayait à peine de reconstituer un pouvoir ébranlé jusque dans ses fondements par les secousses révolutionnaires dont la capitale était sans cesse le théâtre. Les soins de la politique extérieure et les embarras que lui suscitaient les Anglais ne le préoccupaient pas moins, lorsqu'il reçut le fatal message des habitants de Constantine. Ce sanglant échec essuyé par ses troupes le mit dans une telle fureur, que tout d'abord il voulut lui-même marcher en personne contre le rebelle. Mais, cédant bientôt à la voix de ses conseillers, qui lui firent entendre qu'il était de son devoir de ne pas abandonner son poste et de confier à d'autres mains le soin de venger cet affront, il se décida à nommer bey de l'Est le Turc Abd Allah, avec injonction de se mettre sans retard à la poursuite du Chérif. Il lui fit remettre en même temps deux dépêches, l'une pour le cheikh Ben Lefgoun, l'autre pour les membres du *makhzen*. Abd Allah partit aussitôt, et arriva peu de jours après à Constantine.

Osman Bey avait gouverné la province pendant dix huit mois, lorsqu'il trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille.

Son cachet porte la date de 1218 (1803), avec cette dénomination : *Osman Bey ben Mohammed*.

ABD ALLAH BEY.

1219-1804, mois de novembre.

Le nouveau bey fut salué comme un libérateur. Toute la population se porta à sa rencontre, et son arrivée fit renaître la joie et l'espérance. Les lettres de félicitation et d'encouragement écrites par le pacha, pour la fermeté et le courage que chacun avait déployés dans cette circonstance, achevèrent de tranquilliser les esprits. Toute crainte d'ailleurs était désormais superflue ; car on ne tarda pas à apprendre que le Chérif, honteux sans doute de sa propre victoire ou craignant plutôt de sanglantes représailles, s'était enfui de la province, abandonné de tous ses partisans. Depuis ce jour, on n'entendit plus parler de lui, jusqu'au mois de février 1806, où on le retrouve soulevant les Kabiles des montagnes de Bougie, afin d'assiéger cette place, qu'il ne prit pas plus que Constantine. L'année suivante, il périt dans un combat, le jour même de l'avènement d'Ali Pacha ben Mohammed.

Ainsi se termina le rôle de cet aventurier, qui, un instant, avait mis en péril la domination des Turcs dans la Régence, et avait fait essuyer à leurs troupes une des plus cruelles défaites que jamais les Kabiles leur aient infligées.

Mais les ferments de révolte que cette apparition avait jetés au sein des tribus nécessitaient une prompte répression, si on ne voulait pas voir le mal empirer. Elle ne se fit pas attendre.

Un nouvel agitateur, nommé Mohammed ben Abd Allah (1), était à la tête des insurgés et voulait supplanter le bey. Celui-ci sortit à la tête des troupes qu'il avait amenées avec lui d'Alger, et qui étaient destinées à combattre le chérif Ben el-Harche. Pendant dix mois, il parcourut la province en tous sens, châtiant les tribus rebelles, promettant son appui aux tribus soumises, faisant partout craindre et respecter son autorité. Lorsque la pacification du pays fut à peu près complète, il rentra dans sa capitale.

---

(1) Pour se conformer à une prédiction qui annonce que l'homme destiné à délivrer ce pays de l'oppression étrangère aura les mêmes noms que le prophète, les agitateurs se font, en général, appeler Mohammed ben Abd Allah. Quelques-uns ajoutent : *Ben Amina* (nom de la mère du prophète). — N. de la R.



L'année suivante, la population fut soumise à un autre genre d'épreuve, plus terrible encore que la guerre. Une sécheresse extrême vint désoler la contrée et détruire tout espoir de récolte. D'un autre côté, tous les approvisionnements étaient épuisés, depuis que les juifs Bacri et Busnah (1), d'Alger, se livraient en grand à l'exportation des grains, et que, par l'immense influence qu'ils avaient acquise sur l'esprit de Moustafa Pacha, celui-ci, à leur sollicitation, forçait les beys à livrer à ces deux juifs toutes les réserves de blé de leurs administrés. La disette, la famine se firent sentir avec toutes leurs horreurs et étendirent leurs ravages sur toute l'Algérie. La mortalité fut grande, et pendant un an le fléau ne cessa de sévir. Enfin, Dieu y mit un terme. Des pluies bienfaisantes vinrent en automne détremper la terre desséchée, et l'année suivante une abondante récolte dédommagea amplement le cultivateur de ses privations et de ses pertes.

C'est sous le gouvernement d'Abd Allah Bey qu'éclata la guerre entre Alger et Tunis. Hamouda Pacha, comme nous l'avons vu plus haut, avait donné asile à l'ancien bey de Constantine, Ingliz Bey, et en outre il refusait de se soumettre au tribut en huile, laines, chachias (calottes), etc., que ses prédécesseurs payaient depuis longues années à Alger. Le dey Ahmed voulut l'y contraindre, et lui donna pour raison qu'il avait besoin d'argent. Hamouda fit des démarches pour que la paix ne fût point troublée; mais la somme que demandait le dey était tellement forte qu'il ne put l'accorder, et fut obligé de se préparer à la guerre. De son côté, Ahmed fit de nombreux préparatifs pour entrer en campagne dès le printemps prochain.

Sur ces entrefaites, la paix ayant été rompue avec la France, Ahmed, contre la foi des traités, remit La Calle aux Anglais et leur abandonna la pêche du corail. Cette cession mécontenta fort les habitants de la province de Constantine, habitués depuis longtemps à entretenir des relations commerciales avec la France. Abd Allah Bey, épousant la cause de ses administrés, écrivit au pacha, pour lui adresser des représentations à ce sujet et lui exprimer la crainte que les populations ne se soulevassent et ne prissent parti pour le bey de Tunis, dans la guerre qui se pré-

---

(1) Le véritable nom de cet israélite, dont un parent a joué ici un certain rôle diplomatique dans les premières années de la conquête, est *Bou-Djenah* (l'homme aux ailes). N. de la R.

paraît. Blessé de ces observations, le dey, sans tenir compte de sa bravoure et de ses services passés, envoya l'ordre de lui donner mille coups de bâton et de le décapiter ensuite. Sa colère se porta même sur la femme de ce malheureux, Deïkha bent Hassan Bey, qu'il fit mourir dans d'affreux supplices. Cette femme, douée d'une énergie peu commune dans son sexe, servait de conseiller intime à son mari, et même fut plus d'une fois associée à ses travaux administratifs.

Cette double sentence fut exécutée, et un nouveau bey vint prendre la place d'Abd Allah.

Ce bey fit usage de deux cachets : le premier porte la date de 1219 (1804), avec cette suscription : Abd Allah Bey ben Ismaël; le second est d'un modèle plus petit et est à la date de 1221 (1805); la suscription est la même.

#### HUSSEIN BEY,

Ben. Salah, 1221 (1806).

Husseïn avait eu pour père Salah Bey, et pour mère une femme indigène. Il était par conséquent kourougli.

A peine avait-il pris possession de son nouveau commandement, qu'il dut se mettre en marche, avec ses troupes, pour repousser l'armée tunisienne qui s'avancait sur Constantine. Les secours attendus d'Alger n'étaient point encore arrivés, occupés qu'ils étaient en ce moment à réduire les tribus kabiles des Flissa qui, profitant des circonstances, refusaient de payer la *gherama*, et venaient même de se mettre en état d'hostilité ouverte. Aussi le peu de troupes dont il disposait, ne lui permit pas d'opposer une longue résistance à l'ennemi. Battu dans une première rencontre, où il perdit beaucoup de monde, il ne put tenir plus longtemps la campagne et s'enfuit, avec une faible escorte, du côté de Djemila.

Ce premier succès ne pouvait qu'enhardir les tunisiens. Hamouda Pacha, qui les commandait en personne, profita de l'enthousiasme des soldats pour hâter sa marche sur Constantine, et quelques jours après il formait le siège de la place et établissait ses batteries sur les hauteurs du *Mansoura* (1). Pendant

---

(1) Ce plateau qui domine la ville à l'Est, semble avoir été destiné de tout temps à servir de point d'attaque aux divers ennemis qui ont successivement as-



trente jours et trente nuits, ils ne cessèrent de battre les murs en brèche et de lancer sur la ville toutes sortes de projectiles; mais les habitants, quoique privés de leur chef, surent bravement tenir tête à l'orage, et cette résistance désespérée permit au pacha d'Alger de les secourir à temps.

En effet, Ahmed-Pacha apprenant coup sur coup et la marche du camp de Tunis sur Constantine et l'échec éprouvé par le bey Hussein, et l'investissement de la place, accepta, pressé par les circonstances, les offres de paix qui lui furent faites par les Flissa eux-mêmes, et alors il put librement disposer de toutes ses forces. Deux corps d'armée furent envoyés au secours des assiégés : l'un de cavalerie, qui devait suivre la route de terre, et auquel vinrent se joindre ces mêmes Kabiles, ennemis de la veille; l'autre d'infanterie, qui devait se rendre, par mer, à Bône, et couper ainsi la retraite aux Tunisiens. En même temps, il informait le bey des dispositions qu'il venait de prendre, et lui ordonnait de se joindre, avec quelques troupes qu'il avait à sa suite, au reste de l'armée, dont le commandement en chef était confié à son bache-agma.

Ces secours arrivèrent si promptement, leur marche fut tenue si secrète, qu'Hamouda-Pacha n'eut connaissance de leur présence, que lorsque les deux corps eurent opéré leur jonction. A son tour, il dut abandonner le siège, pour tourner toutes ses forces contre un ennemi aussi inattendu. Les deux armées en vinrent aux mains dans ces riches plaines qu'arrose le Bou-Merzoug, et où s'élève aujourd'hui la *Pépinière* du Gouvernement. Durant trois jours, on se battit de part et d'autre avec un acharnement sans exemple. Enfin, la victoire resta aux Algériens. Le pacha, pour sauver, d'une destruction générale le reste de ses troupes, fut obligé de fuir précipitamment, laissant le champ de bataille tout couvert de morts, et abandonnant au pillage du vainqueur les immenses richesses de son camp, ses bagages et tout un formidable matériel de guerre. Cinq à six cents Tunisiens mirent bas les armes et furent enrôlés dans le camp al-

---

siégé Constantine: Ce fut aussi sur cette hauteur que les Français, lors des deux expéditions, avaient établi un camp. — Il existait autrefois en cet endroit une forteresse construite par les Turcs. En 1700 elle fut détruite de fond en comble par Mourad Bey, de Tunis, qui en enleva tous les canons et ne laissa à la place que les ruines que l'on y remarque encore. (Voir sur cette expédition l'article de M. Cherbonneau, inséré au *Journal Asiatique*, n° 8, année 1851.)

gérien. Comme trophée de la victoire, on envoya à Alger une quarantaine de mules chargées d'oreilles. Ces tristes dépouilles furent déposées en tas sur les murs de Bab-Azoun, au bruit de l'artillerie de tous les forts. Ainsi se termina, à la gloire des Constantinnois, ce siège, un des plus mémorables qu'ils aient jamais eus à soutenir.

On raconte que, pendant le siège, quelques soldats d'Hamouda-Pacha, ayant poussé une excursion du côté du Koudiat-Ati, arrivèrent à la cellule du vénérable marabout Sidi Sliman el-Medj-doub. Comme ils venaient là dans l'intention de piller, leur espoir fut bien déçu, car ils ne trouvèrent pour tout mobilier qu'une énorme marmite, dans laquelle les taleb, qui suivaient les leçons du saint personnage avaient coutume d'apprêter leurs repas. La cupidité des maraudeurs dut s'en contenter, et l'un d'eux emporta l'ustensile culinaire.

La nuit, qui suivit sa défaite, le pacha vit en songe l'ombre du marabout, qui se dressait à son chevet, terrible et menaçante. En même temps, une voix formidable lui criait aux oreilles : « Ma marmite ! ma marmite ! rends-moi ma marmite ! » Cet affreux cauchemar dura une partie de la nuit. A son réveil, le pacha, tout terrifié et encore sous l'impression de sa vision nocturne, mande auprès de lui son général en chef et lui demande s'il a connaissance qu'une marmite eût été volée par un de ses gens à quelque marabout des environs de Constantine. Le général fit aussitôt prendre des informations. La marmite fut, en effet, retrouvée chez son détenteur, qui reçut immédiatement l'ordre de la rapporter à son ancien maître. Ce qui fut fait.

Tandis qu'Hamouda-Pacha regagnait précipitamment les frontières de la Tunisie, le bache-agma et le bey, suivis des principaux officiers de l'armée, faisaient leur rentrée solennelle à Constantine, au milieu des acclamations joyeuses de la foule. Des courriers étaient aussitôt expédiés à Ahmed-Pacha, pour lui annoncer un si brillant triomphe. En même temps, le bache-agma lui demandait l'autorisation de poursuivre sa victoire jusque sous les murs de Tunis, qui, ajoutait-il, après l'échec que venaient d'éprouver ses armées, ne pouvait manquer de tomber sous leurs coups. Le Dey, qu'une pareille conquête flattait au-delà de toute espérance, partagea l'enthousiasme de son lieutenant, et, pour lui prouver, ainsi qu'au bey, toute sa reconnaissance, il lui envoya en cadeau des chevaux de prix et autres

présents considérables. En outre, il leur enjoignit de réunir à la hâte le plus de troupes possible, de faire un appel à tous les goums et de marcher sans retard contre Tunis.

Les deux chefs y mirent tant de diligence, que l'armée fut bientôt au complet. Au jour fixé, cavaliers et fantassins s'ébranlèrent tous ensemble, faisant retentir l'air de leurs cris de joie. Dans leur ardeur, ils doublèrent les étapes, et cette marche forcée les conduisit, en peu de jours, sur les bords de l'*Oued Serrat*, un peu en avant du *Kef*, première place forte à l'entrée de la Tunisie (1).

Là, il fallut combattre. Un corps d'armée ennemi leur barrait le passage. Bien qu'ils eussent l'avantage du nombre, leur ignorance des lieux, et surtout leur précipitation, les perdirent. Parmi eux se trouvaient d'ailleurs, des traîtres. Moustafa Ben Achour, kaïd du Ferdjoua, entretenait, depuis quelque temps une correspondance secrète avec le pacha de Tunis. D'avance, il avait reçu le prix de sa trahison, et sa défection entraîna celle de la plupart des goums. Le reste de l'armée se battit vaillamment pendant plusieurs jours, mais, enfin, il fallut plier devant la résistance des Tunisiens. Le désordre se mit dans les rangs. Bientôt ce fut un sauve-qui-peut général. Les plus intrépides restèrent sur le champ de bataille; les cavaliers se dispersèrent en tout sens; un petit nombre seulement de Turcs put regagner Constanine.

Pour détourner de dessus sa tête la colère du pacha Ahmed, qui ne pouvait manquer de l'atteindre, puisqu'il était le principal instigateur de cette folle entreprise, le bache-agma se hâta de lui écrire pour rejeter toute la faute sur le bey de Constanine. Il ne craignit pas d'employer l'artifice et le mensonge, pour persuader à son maître, que toute la responsabilité de ce désastre retombait sur Hussein-Bey, qui, le premier, avait pris la

---

(1) C'est, sans doute, en ce même endroit que se livra jadis, entre Scipion et Annibal, la fameuse bataille de Zama. M. Dureau de la Malle, dans les savantes recherches qu'il fait pour déterminer la position de Zama, nous dit que la bataille a dû se livrer, non aux environs de la ville de ce nom, mais bien près du fleuve Bagrada (aujourd'hui Medjerda), qui prend le nom de *Serrat* dans une partie de son cours. La position des lieux rend cette présomption tout à fait vraisemblable. — Voir l'*Algérie*, par Dureau de la Malle, p. 42 et suiv. — Voir aussi *Recherches sur le champ de bataille de Zama*, par M. le capitaine Lewal, 2<sup>e</sup> vol. de la *Revue Africaine*, p. 111.

fuite, et que, sans cette retraite précipitée, la victoire était à eux. Le Pacha le crut, et, sans prendre d'autres informations, il ordonna que le bey fût mis immédiatement à mort.

Le malheureux périt étranglé, et le bache-agma fut rappelé à Alger.

Son cachet porte la date de 1221 (1806), et a pour suscription :  
*Hussein Bey ben Salah Bey.*

E. VAYSSETTES,

Professeur au Collège impérial arabe-français

*(La suite au prochain numéro.)*

---